

Paris, le 3 octobre 1990

Séverine,

Un mois déjà ... Tu m'as quitté sans un mot, sans un regard en arrière, après tes paroles calmes et cruelles de la nuit. Tu n'as pas voulu (ou pas pu) entendre mes appels de détresse, mes supplications; tu m'as imposé le silence d'un de tes gestes lassés, comme tu as toujours su le faire; tu as dit, si bas que j'ai cru mal comprendre: "c'est trop tôt..." Et j'ai reçu ce matin ton adresse, comme tu l'avais dit: on peut toujours te faire confiance pour les certitudes matérielles. Mais puis-je en déduire que tu attends ma lettre, ou ne fais-tu que tenir une promesse vide de sens? J'ai eu le temps de repenser toute notre histoire, de reprendre toutes nos querelles; je ne comprends toujours pas. Tu as dit souvent: "tu veux toujours tout comprendre; essaie donc de sentir", mais je ne sens qu'une souffrance injuste, et je suis sûr que tu ne dois guère être plus heureuse que moi. Qu'espérais-tu donc trouver en Grèce? Et pourquoi ne m'envoies-tu que cette poste restante à Mykonos, dont j'ignore même la localisation exacte, au lieu de me parler de toi, de nous, de me dire si tu vis bien, à quoi ressemblent les lieux et les gens ...? Je t'aime toujours, et je me souviens de ta

promesse de nos premiers temps ("quoiqu'il arrive, je répondrai toujours à tes appels"); t'en souviens-tu encore aussi?

Florent

---

Mykonos, le 9 octobre 1990

Florent,

Répondre à tes appels... Mais crois-tu donc que je n'aie cessé d'y penser pendant les trois ans de notre liaison, et alors que tu semblais si peu t'en souvenir? Ce que j'attendais de toi, c'était que tu te confies, que tu t'ouvres, que tu me parles de tes aspirations inassouvies; j'aurais pu alors t'offrir mes propres rêves, trouver avec toi le chemin de leurs réalisations, vivre enfin et non vivoter chichement avec toi dans la quête douceâtre d'un confort matériel dont je ne me souciais guère, dont je ne crois pas que tu te souciais tant au fond. Mais comment en être sûre quand ton leitmotiv était toujours "Que veux-tu encore?" Je crois qu'à la fin, je me serais mordu les lèvres pour ne pas te crier "Que tu dises ce que tu veux, toi!"

Alors voilà : il y a la mer, le soleil et le vent; des gens simples, frugaux et gentils; des rires d'enfants; et le souvenir amer d'une vie poussiéreuse et d'un homme trop vieux à qui j'ai fait des promesses excessives.

J'aurais dû ne rien écrire; c'est toujours trop tôt.

Je m'en veux déjà de te répondre. Mais l'hiver à Paris va être bien long, et j'ai encore de la tendresse pour toi; et le printemps te métamorphosera peut-être... D'ici là, ne nous écrivons plus; laissons faire et ouvrons les mains. Je te souhaite de contacter enfin ton désir.

Séverine